

des religions polythéistes qu'elle côtoie (Égypte, Mésopotamie), mais des « États civilisés antiques » : Dieu prend la place du Pharaon et des grands rois assyriens ou babyloniens. En mettant le pouvoir absolu dans les mains de Dieu, la Bible libère du coup le peuple juif des despotes. Au centre du culte, réside désormais la loi. Cette violence juridique, cette intransigeance, cet exclusivisme, est là pour mettre un frein à la violence tout court, la violence « pure » exercée par les monarchies absolues. La loi désormais sacralisée est dès lors l'affaire de Dieu et non plus des rois. Voilà donc, en quelque sorte, un discours bâti pour se protéger en une période de tension, où les Juifs devaient s'affirmer. Une violence, du reste, qui est bien plus exercée à l'interne que vers l'extérieur. Ce ne sont pas les païens qu'il s'agit d'exterminer, mais bien plus « le païen qui est en toi » (p. 135). Il s'agit d'une fiction littéraire, faisant partie d'une « sémantique culturelle », et qui est donc « continuellement susceptible de se transformer en réalité historique » (p. 137). Aussi, Jan Assmann ne pense pas que la violence soit inscrite dans le monothéisme : elle résulte non pas de la distinction entre le vrai et le faux (pourquoi cette distinction devrait-elle se faire dans la violence ?), mais de la rhétorique révolutionnaire (la conversion). L'intégrisme est donc une régression (l'on n'en doutait pas), un retour infantile. Ce stade immature du monothéisme, il s'agit aujourd'hui de le dépasser, en mettant en œuvre l'impulsion originelle du monothéisme – « libérer les hommes de la toute-puissance du cosmos, de l'État, de la société ou de quelque autre système à prétention totalitaire » (p. 170) – une impulsion « assurément inscrite dans le christianisme » (p. 10).

Dernièrement, Marshall Sahlins rappelait qu'il existe d'autres visions du monde que celle que promeut l'Occident depuis 2000 ans⁶. Je n'en dirai pas plus.

YOURI VOLOKHINE

ANDREAS BENDLIN, JÖRG RÜPKE (éds.), *Römische Religion im historischen Wandel. Diskursentwicklung von Plautus bis Ovid*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2009, 199 pp.

Ce livre rassemble les actes d'un colloque qui a eu lieu en 2003 à l'Université d'Erfurt, à l'occasion duquel plusieurs spécialistes s'étaient attachés à analyser les rapports entre religion et œuvres littéraires à l'époque de la République romaine. À la fin du III^{ème} siècle av. J.-C., Rome s'impose sur sa rivale Carthage et sur toute la Méditerranée. La conquête militaire de la Grèce permet aussi une assimilation plus importante d'éléments grecs dans la culture romaine. C'est à cette époque-là que la production littéraire à Rome prend véritablement son essor : dans quelle mesure la religion romaine

6 MARSHALL SAHLINS, *La Nature humaine, une illusion occidentale. Réflexions sur l'histoire des concepts de hiérarchie et d'égalité, sur la sublimation de l'anarchie en Occident, et essais de comparaison avec d'autres conceptions de la condition humaine*, Terra Incognita, Paris, 2009 (= *The Western Illusion of Human Nature*, Chicago, The University of Chicago Press, 2008).

est-elle présente dans ces œuvres qui s'inspirent tant de la culture grecque ?

En abordant cette question, les éditeurs de ce volume ont ressenti, avec raison, le besoin de renouveler la recherche sur certaines *communes opiniones*. Les deux chercheurs incontournables à l'approche de cette problématique sont Denis Feeney, auteur du désormais célèbre *Literature and Religion at Rome: culture, contexts, and beliefs* (Cambridge, 1998), et Mary Beard avec son article sur « Cicero and divination: the formation of Latin discourse » (*Journal of Roman Studies* 76 [1986], pp. 33-46). L'ouvrage de Feeney avait eu le mérite de proposer une nouvelle analyse de la présence du religieux dans la littérature romaine, surtout en ce qu'il analysait d'une manière plus globale le rapport entre culture grecque et romaine. Depuis cette étude, en effet, on ne peut plus se contenter de caractériser la production mythique romaine comme une pâle copie adaptée de la culture grecque. Le concept d'« émulation » est remplacé par celui de « continuation » : les Romains n'imitent pas les Grecs, mais s'inscrivent dans la tradition que ces derniers leur ont transmise, tout en la poursuivant.

Cependant, Andreas Bendlin, qui rédige l'introduction de l'ouvrage recensé, fait remarquer que la lecture de Feeney met plus l'accent sur la littérature que sur la religion. De plus, il émet la critique que Grèce et Rome sont traitées par Feeney comme des « entités culturelles » plus que comme des « produits d'un discours ». À ce propos, on aurait aimé savoir ce que Bendlin pense du volume *Et si les Romains avaient inventé la Grèce* (*Métis* 3 [2005]) qui traite justement de ce problème, mais qui n'est pas pris en compte dans la bibliographie.

L'autre point de réflexion important concernant ce dossier est l'affirmation de Mary Beard, selon laquelle les Romains auraient commencé à avoir une réflexion critique sur leur religion seulement à partir de Cicéron, selon l'argument qui veut que ce soit justement au 1^{er} siècle av. J.-C. que les Romains acquièrent des systèmes de pensée grecs. En cela, Beard est suivie par Claude Moatti, dans *La Raison de Rome: naissance de l'esprit critique à la fin de la République*, Paris, 1997. Les actes édités par Bendlin et Rüpke relèvent cependant que, d'une part l'influence des modèles philosophiques grecs se faisait déjà sentir dans la littérature romaine plus ancienne, et d'autre part que le travail exégétique accompli par les auteurs latins est remarquable. Le premier chapitre du livre – une étude de la religion dans les comédies de Plaute menée par Boris Dunsch – se révèle à ce sujet très important. L'auteur montre que la recherche n'a jusqu'à aujourd'hui pas suffisamment étudié la religion chez Plaute, découragée par l'amalgame d'éléments grecs et romains que sont ses comédies. L'auteur de cet article espère, par son analyse de la comédie *Mercator* et la réévaluation du rapport entre théâtre et rituel, ouvrir une nouvelle piste.

Le discours sur la littérature antique constitue un autre pan important de cet ouvrage: le chapitre de Markus Sehlmeier traite de la littérature antique de M. F. Nobilior jusqu'à L. Iulius Caesar tandis que Jörg Rüpke propose un article traitant de Varron antique et théologien. Je placerais aussi au sein de cette recherche sur les antiques – si par ce terme on entend une littérature qui explique les origines de la réalité religieuse – un autre article du même Rüpke qui porte sur les étologies du 4^e livre de Properce, ainsi que celui de Marie-Karine Lhommé sur Verrius Flaccus, un savant de l'époque d'Auguste et enfin celui de Maud Pfaff-Reydellet sur les *Fastes* d'Ovide. Ces trois recherches proposent en effet des explications concernant la « fondation » des rites et des fêtes qui sont encore présents dans le tissu urbain et dans les calendriers de l'époque augustéenne.

Le livre se conclut par un article de Katharina Waldner qui ouvre la réflexion sur le monde grec, en proposant une comparaison entre Nicandre et Ovide.

On regrettera l'absence d'une conclusion générale qui aurait pu revenir sur les problématiques présentes dans l'introduction, en présentant dans un cadre d'ensemble les résultats issus de chaque article. Le livre reste cependant une contribution importante pour qui voudrait faire le point sur la conception de la religion à l'époque républicaine.

FRANCESCA PRESCENDI-MORRESI

MARCEL DETIENNE, *Où est le mystère de l'identité nationale ?*, Paris, Panama, 2008, 153 pp.

Dans son dernier essai d'histoire-anthropologie, Marcel Detienne nous invite une fois de plus à une « libre navigation » vers ces laboratoires « mythidéologiques » où se façonnent la Nation et l'identité (voire l'identification) des individus qui s'en revendiquent, des Athéniens surgis tels quels de la terre attique au Français « raciné » de Barrès et de Le Pen – en passant par les Aborigènes d'Australie et les cosmologies de l'Inde (cf. déjà M. Detienne, *Comment être autochtone. Du pur Athénien au Français raciné*, Paris, Seuil, 2003). Dans cette enquête, la France, petit « coin de l'Europe » (p. 47), s'avère cependant un terrain privilégié. C'est en effet un contexte très actuel, mais aussi très français (notamment) qui nourrit la verve polémique de l'auteur, comme l'annoncent ces quelques lignes explicites en 4^e de couverture : « L'identité nationale a désormais, en France, son ministère. Dans plusieurs pays, en Europe et ailleurs, on célèbre de nouveau la nation, ses racines et sa grandeur supposée. Comment s'agence une telle mythologie ? De quelle manière s'y combinent le culte des morts, exaltation de soi, mépris des autres ? Et quelle part prennent donc, dans cette construction, les historiens du national ? » Ce dernier point surtout est particulièrement important, car c'est bien cette sorte d'historiographes, qui apparaît en France et au XIX^e avec Michelet, que Detienne se plaît à dénoncer. C'est d'ailleurs dans le discours prononcé par René Rémond à l'occasion de la réception de Pierre Nora à l'Académie française, que l'auteur découvre la formule qui donne son titre au livre. Rémond y rend en effet hommage à la façon dont son éminent collègue n'a cessé de s'interroger sur « le mystère des identités nationales » (p. 11, à partir du *Discours de réception de Pierre Nora à l'Académie française et réponse de René Rémond*, Paris, Gallimard, 2002, p. 73). C'est du côté des historiens que se « fabrique » le national et que se pense cette France qui « est et sera toujours la France » (citation de K. Popper, *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1988 [Oxford, 1976], p. 43, que l'on trouvera ici p. 150, dans le dossier de textes qui accompagne le livre). Il reviendra à Fernand Braudel (qui est ici plus légèrement égratigné que dans *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 2000), dans son étude fameuse sur *L'Identité de la France*, d'affirmer « que [la France] est une nation forgée à partir d'un peuple,